

ruo de Châteaudun, etc., et dans toutes les bonnes maisons.

Une rafle. — Un certain nombre de vols ont été commis ces jours derniers sur les bateaux qui amènent les marchandises à l'Exposition. Une rafle a été opérée la nuit dernière sur ces bateaux. 27 vagabonds qui s'y étaient réfugiés ont été arrêtés. Les voleurs recherchés ne semblent pas être parmi ces individus.

BANLIEUE

CLICHY. — Une rixe sanglante a éclaté hier soir, vers dix heures, boulevard Victor-Hugo, en face le numéro 104, entre les nommés Auguste Raudon, terrassier, âgé de vingt-sept ans, et Jean-Marie Le Kham, journalier, âgé de vingt-trois ans, demeurant tous deux rue du Landy.

Les combattants ont été grièvement blessés : Raudon a eu l'oreille droite complètement arrachée d'un coup de dents et son adversaire a eu le front fendu d'un coup de matraque.

Ils ont été conduits au commissariat de police où M. Rogeaux, après leur avoir fait donner des soins, les a gardés à sa disposition.

COMBAILLES. — La villa de M. Champion, ancien huissier à Paris, située route de Montréty, a été complètement dévalisée l'avant-dernière nuit.

Les malfaiteurs, après avoir fracturé les portes, ont éventré les meubles et ont fait main basse sur un grand nombre d'objets; le tout représentant une valeur de plusieurs milliers de francs.

La gendarmerie d'Argenteuil s'est transportée sur les lieux et a ouvert une enquête.

FRAN LAMASTRE.

PARIS-ATLAS

C'est aujourd'hui que paraît chez tous les libraires le premier fascicule de *Paris-Atlas*. *Paris-Atlas* est une œuvre de grand luxe, d'une rare beauté artistique.

(Voir aux annonces.)

Les Premières

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — Le *Juif polonais*, conte populaire d'Alsace en 3 actes et 6 tableaux, d'après Erckmann-Chatrian, poème de MM. Henri Cain et P.-B. Gheusi, musique de M. Camille Erlanger.

C'est un vrai succès !

Quand bien même Erlanger aurait écrit, au lieu de son œuvre si caractéristique et si vaillamment conduite par Luigini, une partition médiocre (mais, je le connais, il ne s'accordera jamais une telle fantaisie), le *Juif polonais* aurait réussi brillamment, joué comme il l'est par Maurel, placé par M. Albert Carré dans les décors de Jusseume, — le village de Schwartzbach est adorable de poésie lumineuse, — avec, comme appoint de succès, le défilé pittoresque de la noce costumée à ravir par Bianchini, et les terrifiantes fantasmagories du dernier acte.

A présent, causons de la pièce, un peu hâtivement, car il se fait tard.

Et, d'abord, une question se pose, comme aimait à répéter notre respectable professeur de philosophie (Dieu ait son âme, et celle, moins pure, de Mathis!) : ce conte du *Juif polonais* est-il « musical » ? Pour ne contenter pleinement personne, je réponds : oui et non. Qu'il prenne, grâce à la musique, une intensité nouvelle, cela est trop évident pour quiconque a entendu la belle partition de Camille Erlanger ; mais, la représentation terminée, je me demande si le talent, très personnel, très exceptionnel, du compositeur ne fait point illusion sur la nécessité de son concours, et si, pour que s'exerce tout le pouvoir dramatique — mélodramatique plutôt — de ce scénario, le jeu des acteurs, la mise en scène ne suffisaient point, exigeaient impérieusement la musique...

La nuit de Noël en une salle d'auberge alsacienne. Au dehors, il neige, la bise blanche tournoie obstinément, parmi les échos lointains des chants religieux ; autour du grand poêle de faïence, Catherine, affectueuse et insignifiante compagne de l'aubergiste Mathis, absent depuis quelques jours, le forestier Walter, le docteur Nickel, vieux compagnons de chopas mousseuses et de bonnes pipes, exhument des souvenirs, tandis que Suzel, ingénument blonde, coquette et cagüete avec son fiancé Christian, maréchal des logis de gendarmerie, s'il vous plaît ! Quelle neige ! On n'avait point vu pareille tourmente depuis l'« hiver du Polonais », et pour Christian, qui n'est point enfant du pays, Walter explique : une nuit comme celle-ci, il y a quinze ans, un Juif polonais se reposa une heure dans l'auberge de Mathis, puis repartit ; le lendemain, on retrouva son cheval errant dans la campagne et, souillés de sang, son bonnet de fourrure, son manteau vert, on ne retrouva point son corps... non plus qu'une ceinture pleine d'or qu'il portait la veille. On ne découvrit pas davantage le meurtrier : des montreurs d'ours furent soupçonnés, qu'on dut relâcher faute de preuves et que, depuis, Mathis, « toujours trop bon », fait vivre. Cette sombre histoire terminée, Mathis revient, gaiement affectueux, il rapporte des cadeaux à Suzel, à Catherine, conte son séjour à la ville, chez des cousins, un inquiétant « songeur » qu'il a vu, hypnotiseur qui endort les gens à sa guise et les contraint de révéler leurs secrets ; soudain, comme il y a quinze ans, des grelots tintent, un traineau arrêté, un Polonais paraît, coiffé de fourrure, en manteau vert, tout semblable à « l'autre » : Mathis le regarde, hagard, se lève et retombe, comme foudroyé.

Quelques semaines plus tard, c'est le jour du mariage des amoureux. Loin de la foule en liesse, Mathis convalescent monologue et prend la résolution de dor-

mir seul, dorénavant, pour éviter les indiscretions du cauchemar et les aveux du sommeil trouble. Le bruit accusateur d'imaginaires grelots l'obsède, et, parmi l'allégresse de la noce revenue, le vieux criminel s'étourdit dans le vertige des couples valseurs.

Dans la chambre haute, déjà empoisonnée de petit jour, — on a bu et ri si tard ! — Mathis s'enferme et se couche ; mais ce Macbeth alsacien a tué le sommeil ; des visions l'assaillent : la cour d'assises apparaît, un « songeur » l'hypnotise et lui fait revivre son crime caché... L'apoplexie fait justice. Et quand les gens de la noce, inquiets, enfonçant la porte, ils ne peuvent plus que célébrer les vertus d'un défunt : « C'est la plus belle mort, on ne souffre pas », conclut le forestier Walter, qui en a de bonnes.

Tout l'intérêt du drame réside dans ce remords torturant qui contraste avec la vie paisible de l'entourage et le respect affectueux qui s'adresse à un assassin. L'antithèse est scénique et, avant Maurel, a déjà tenté de grands comédiens : Irving, Paulin Ménier, Göt, Paul Mounet. D'autre part, il ne faut pas s'étonner outre mesure que le sentimentalisme béatement épique des jumeaux littéraires Erckmann-Chatrian ait conçu ce mélodrame forcené ; les âmes sensibles adorent la violence : « Fais-moi peur, dis !... » Tel qu'il est, avec ses invraisemblances qui me ravissent, le sujet empoigne ; malgré tout, si j'avais la joie troublante de noircir des feuilles de papier réglées cinq lignes par cinq lignes, je ne crois pas que je l'aurais choisi. Sur un pareil thème, en effet, la musique ne peut que jeter sa draperie somptueuse, idéale et vague ; sous les plis incertains de son manteau sonore l'ossature du drame se dérobe...

... D'ailleurs, Camille Erlanger aurait beau jeu de me répondre, et je resterais quinaud, si, s'appuyant sur l'exemple des *Maîtres Chanteurs*, voire de *Falstaff*, il m'objectait son légitime désir de mettre la Vie en musique, et que, particulièrement ici, la musique ajoute toute sa force nerveuse, tout son fluide lyrique à cette tragédie atroce qui se joue silencieusement dans un cerveau d'aubergiste respecté et criminel ; avec raison, il pourrait aussi prétendre que, si le sujet se délaye forcément dans les affusions harmonieuses de l'orchestre, il gagne en émotion intense ce qu'il perd en précision analytique. A quoi je ne trouve véritablement rien à riposter : il est parfois bien difficile de savoir où est la vérité... Et, d'ailleurs, qu'est-ce que la vérité ? Comme demandait, dix huit siècles avant la naissance de Renan, le magistrat Pilate.

Du moins, de cette œuvre, une « certitude », en dehors des discussions théoriques, s'affirme, indéniable : le talent de Camille Erlanger. Elève du gracieux Léo Delibes, il a tôt rêvé d'oublier les jolies- ses apprises au Conservatoire, et Bayreuth n'a pas tardé à l'affranchir de la villa Médicis où il était entré en 1888. Tandis que Gustave Charpentier passait à Naples pour retourner à Montmartre avec l'énorme succès qu'on sait, Camille Erlanger s'est dramatiquement plongé dans l'océan wagnérien ; il a fréquenté le leitmotiv et savouré le symbole ; il a, d'instinct, élu les sujets frissonnants où quelque mystère plane ou rôde : *Saint Julien l'Hospitalier*, envoi de Rome, justement applaudi malgré les épileptiques attaques de la critique réactionnaire ; *Kermaria*, joué à l'Opéra-Comique en 1897 et dont le public n'a su comprendre la musicalité fine et robuste à la fois. Enfin, voici le *Juif polonais* !

Erlanger est le poète musical du remords : les voix justicières l'attirent. Il aime les invisibles paroles qui parcourent l'horreur déserte des forêts et terrisent le sommeil du criminel impuni ; il chérit, en solitaire ambitieux et doux, les frissons mystérieux qui réveillent les grandes orgues des manoirs d'Armorique comme les sonnailles des cauchemars. Cette figure complexe de Mathis — belle- ment campée par les librettistes H. Cain et P.-B. Gheusi — devait tenter Erlanger ; il l'a traitée avec un savoir convaincu, discret et puissant. Le portrait sinistre se ment librement dans un décor de joie, cadre alsacien qui favorise la poésie musicale parmi, d'abord, les carillons de Noël que la bise accompagne obstinément d'une heureuse tenue de violons, puis, parmi les prolixes récits à demi-voix dans la grande salle, puis tard dans l'éclat du printemps où les amoureux babillent, où tapage allègrement la noce. Et des phrases de charme (par exemple, la jolie valse en canon qui murmure quand Suzel coiffe la toque pailletée d'or), des bouffées de mélodie exquise passent comme un souffle d'avril sur l'hiver glacé de ces sombres et sanglants souvenirs écrits sur la neige. D'autres chansons de terroir sont ingénieusement utilisées : ainsi le *Du, du, bist mir im Herzen*, que Mlle Guiraudon a dû hisser et l'air célèbre du Lauterbach, dont les trois motifs se superposent avec une habileté incroyable pendant la danse de folie où Mathis se débat contre l'obsession vengeresse des grelots.

Citons encore, au *deux*, les alternances rythmiques du « choeur printanier », d'un contour assez neuf sur de délicates harmonies vaporesques. Le sombre prélude du troisième acte plaira aux musiciens qui goûteront le dessin chromatique des

violons en accords de sixte ; aussi bien, l'orchestration de l'œuvre entière serait-elle étudiée dans les moindres détails (remarquez la musique forainée, triangle, cymbales et grosse caisse, soulignant l'épisode des montreurs d'ours injustement soupçonnés d'assassinat), comme aussi la valeur des thèmes, toujours significatifs : celui de Mathis, le plus souvent confié aux basses, aux gros cuivres et aux cors, se déroulant sur l'accord de quinte et sixte avec la féroce mineure ; celui du Polonais exposé par tous les cuivres en accords de neuvième ; le motif du traineau (bois, pizzicati, grelots et grosse caisse en roulement sours)... Car tout et tous ont leur thème... il y en a même un affecté au petit vin blanc de Hunevir !

On a reproché quelque longueur à l'exposition. L'auteur pourrait répondre avec M. Millerand qu'une exposition est toujours longue à se mettre en train ; mais, pour rester sérieux, insistons sur ce point que la lenteur de ce début est formellement voulue par l'auteur qui a multiplié les « andante » et aussi les hors-d'œuvre (par exemple les strophes *molto moderato* de Walter célébrant la froidure) à dessein de créer une atmosphère de placidité autour de ces illegmatiques buveurs de chopas qui restent des heures autour des poêles, parmi les bavardages interminables, à rêvasser dans la fumée de leurs pipes capaces.

Et voulue aussi la grandiloquence, l'ample gesticulation de Mathis, dont quelques-uns s'étonnent ; car M. Maurel tient à ce que son personnage de meurtrier, agité par les Furies, s'enlève en virulence sur ce fond de somnolente béatitude ; certaines exagérations de mimique ainsi justifiées, il n'y aura qu'une voix pour louer la composition de son aubergiste haut, robuste, finaud et violent, âme campagnarde aprement partagée : rejouie de l'impunité et ravagée par le remords. Avec quelle étonnante passion il joue, au deuxième acte, ce grand monologue qui est, à lui seul, tout un drame de conscience et que la salle entière a couvert de bravos, frémissante !

Egalement applaudi dans les pages de tendresse, on lui a demandé de bisser le duetto des vieilles amours qu'il roucoule avec Mme Gerville-Réache, ménagère à l'inamovible sourire, bien effacée...

Vu l'heure avancée, je louerai en bloc les jolies notes hautes prises en douceur par Mlle Guiraudon, le solide et chaud organe du garde-forestier Vieuille, l'amusante silhouette de vieux médecin trottemenu dessinée par l'excellent Carbone à la voix claire, le charme de M. Clément, gendarme plus aimable qu'imposant, la sûreté du veilleur de nuit, Vianenc à moduler sa lugubre chanson (sur les accords d'*ut mineur* et de *mi mineur*), l'allure hoffmannesque de l'hypnotiseur Rothier, la belle prestance du néo-juif polonais Huberdeau, la dignité du fantomatique juge Gresse... Ah ! elle est nombreuse, la troupe de l'Opéra-Comique !

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Fontenay-aux-Roses, 11 avril.

Monsieur le rédacteur,

Je viens vous prier de vouloir bien insérer la rectification suivante :

Je lis dans votre numéro de ce jour un encartillet où figure le même nom que le mien et la même commune que j'habite.

Je crois inutile de déclarer que je suis complètement étranger à cette affaire.

Comptant sur votre obligeance pour l'insertion de ce mot, veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

TESTEVUIDE.

Propriétaire à Fontenay-aux-Roses, 8, rue de la Gare.

DÉPARTEMENTS

(De nos correspondants)

Accident mortel de tir

Belle-Isle-en-Mer, 11 avril.

Au cours d'exercices de tir, un soldat du 62^e, ayant introduit par mégarde une balle dans son fusil, a blessé à mort un de ses camarades, nommé Conforinic, placé en face de lui. La balle a fracassé la mâchoire de ce militaire. Il a été transporté mourant à l'infirmerie où il n'a pas tardé à rendre le dernier soupir.

Terrible accident d'automobile

Privas, 11 avril.

Un terrible accident d'automobile s'est produit ce matin à Saint-Péray.

M. Battendier, rentier, essayait une automobile, avec un nommé Chaîne, chauffeur, quand un obstacle quelconque fit dévier les roues et l'automobile fut précipitée dans un fossé profond de quatre mètres.

M. Battendier fut tué sur le coup ; quant à Chaîne, il n'a reçu que quelques contusions sans gravité.

M. Battendier laisse une veuve et deux enfants en bas-âge.

CHEFS DE GUISINE!

RECLAMEZ chez VOTRE FOURNISSEUR

TRUFFES | FOIES GRAS

GOURMETS | GOURMETS

1^{er} Cras du Périgord, conservés au naturel.

Vous serez émerveillés de la Beauté de ces Produits

EXIGER SURTOUT LE CACHET D.F. SUR LE COUVERCLE DES BOÎTES.

VIN C. SEGUIN TONIQUE RECONSTITUANT Convalescences, Manque d'appétit, Préservatif des Fièvres, Grippe, Influenza.